

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

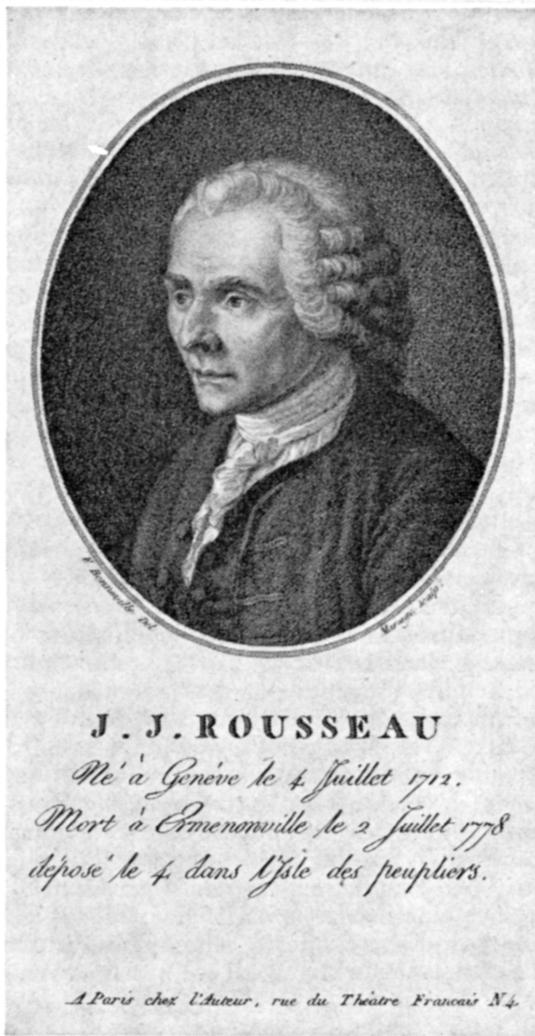
Edition numérique

Maurice METRAL

Le Valais de Jean-Jacques
Rousseau

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1960, tome 58, p. 102-112

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Cliché Imprimerie Saint-Paul, Fribourg

Le Valais de Jean-Jacques Rousseau

Jean-Jacques Rousseau travaillait, en 1744, à l'Ambassade de France à Venise en qualité de secrétaire. Mais il ne tarda pas à se quereller avec le comte de Montaigu, son supérieur, et à quitter son emploi à peu près démuné d'argent. Il sollicita de ses amis les moyens nécessaires à son retour à Paris. Il longea le Lac Majeur, passa le Simplon après avoir visité Domo d'Ossola, arriva à Sion un certain jour de septembre 1744. Il s'installa dans la seule auberge de l'endroit : *Le Lion d'Or*, qui recèle également les souvenirs de Goethe et Chateaubriand, Wagner et Lamartine, Musset et Nodier, et dont l'immeuble subsiste encore aujourd'hui sous l'enseigne de *Café du Grand-Pont*.

Jean-Jacques était alors un jeune homme convenable, timide et gauche, à la démarche incertaine, au visage éclairé par un merveilleux regard humide. Mais sans célébrité. Son séjour dans notre capitale a donc pu passer quasi inaperçu.

A Sion, Rousseau puise largement dans la bourse, à lui généreusement offerte, de M. de Chaignon, Résident français, mange et s'enivre à sa table... On ne sait au juste combien de jours il vécut en Valais. Dans *La Nouvelle Héloïse*, Saint-Preux, nous le savons, passa une quinzaine de jours à Sion. Et Saint-Preux c'est plus ou moins Rousseau. On ignore toutefois les régions du Valais qu'il visita, mais nous pouvons admettre que son séjour en terre valaisanne lui fut fort agréable et que l'austérité, combien sympathique ! de ses habitants marqua profondément son hypersensibilité.

C'est près de Paris, chez la délicate et ravissante Mme de La Live d'Epiney, que Rousseau rédigea, dès 1756, *La Nouvelle Héloïse* dont une exquise digression chante le Valais.

Auparavant, en 1754, il entreprit une promenade sur le Léman en compagnie des Deluc, ses amis. Ils accostèrent, affirme-t-on, dans la région du Bouveret, et Rousseau note dans son carnet personnel : « *Mardi 24 septembre 1754 : Couché à Bex. Dîné à Pissevache. Couché à Saint-Maurice. Dîné à Aigle.* »

Cela laisse supposer inévitablement un deuxième séjour en Valais et ce d'autant plus que, dix ans plus tard, l'excellent écrivain Jean-André Deluc, qui fit le voyage en sa compagnie, notait, dans une lettre adressée à sa cousine Marie Desvoisins : « *Jean-Jacques nous quitta du 23 au 24 septembre. A Villeneuve il nous rejoignit*¹. »

Il est donc fort probable, malgré la réticence de certains biographes à cet égard, qu'il ait visité, en solitaire, au terme d'une fugue, une seconde fois le Valais, et l'itinéraire de cette excursion est sans doute moins invraisemblable qu'on ne l'a prétendu. Les étapes s'enchaînent sans contrainte : Bouveret, Bex, Pissevache, puis retour par Saint-Maurice, Aigle, Villeneuve. Pourtant dans son admirable livre sur le philosophe et le Valais, Lucien Lathion hésite : « *Donc, un seul voyage de Rousseau en Valais, celui de 1744. Une porte reste cependant ouverte à l'hypothèse d'une seconde course dans le Bas-Valais, dix ans plus tard. Ce n'est qu'une hypothèse, qui soulève des objections quasi irréductibles.* » On ne peut cependant écarter à la légère le récit de Jean-André Deluc à sa cousine Marie Desvoisins, non plus que la note de Rousseau dans son carnet, dont la chronologie vérifie l'exactitude, le 24 septembre 1754 étant bien un mardi, comme il l'écrivit, ce qui n'était point le cas en 1744.

¹ Nadeau mentionne également ce fait dans un article sur Rousseau paru dans le *Figaro*.

Le livre de Lathion, qui est fort intéressant et témoigne d'une abondante et juste documentation, pourrait s'intituler : *L'Histoire du Valais au temps de Rousseau*, car il constitue avant tout un vaste panorama historique sur notre canton, un travail méticuleux, d'horloger dirais-je même, le meilleur, à mon avis, qu'un historien ait donné sur le Valais à l'aube du romantisme.

La présence du philosophe dans notre canton suscite toujours de passionnantes controverses et sans doute nous a-t-il trop peu connus pour tirer de chez nous la matière essentielle d'une Histoire qu'il projetait. Son œuvre littéraire, par contre, — je pense à *La Nouvelle Héloïse*, aux *Rêveries d'un promeneur solitaire* — peut refléter des impressions, des souvenirs alimentés par notre canton, même si ces écrits ne donnent, en réalité, qu'une image approximative et souvent fugace de nos sites.

Rousseau, — ceci est important pour nous, — a incontestablement été inspiré par les paysages alpestres de nos contrées, par la simplicité et l'hospitalité toute gratuite de nos ancêtres. Le reste n'est que broderie ou dentelle, réflexion ou hypothèse, car Rousseau, comme Hugo, affectionnait particulièrement les notes contradictoires. Vers 1908, Pierre Louys, qui allait peu après échafauder une « affaire » Corneille-Molière¹, notait : « *Les mensonges de Rousseau proviennent d'une mémoire défectueuse et d'un esprit trop enclin à la rêverie* ».

Mais il est certain que l'imagination de Rousseau emprisonna en son cœur des tableaux typiquement de chez nous : « *Je remarquai aussi*, écrit le philosophe, *un grand défaut dans l'habillement des Valaisannes*,

¹ Cf. les *Echos de Saint-Maurice* d'octobre 1957 : *Molière avait-il un " nègre " ?*

c'est d'avoir des corps de robe² si élevés par derrière qu'elles en paraissent bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coiffures noires et le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. »

Rousseau aimait la terre et surtout l'homme qui la travaillait. Lathion écrit à ce sujet : « *Il faut aussi voir surtout la tendance fréquente chez lui, et rare chez les écrivains de l'époque, à réhabiliter la condition paysanne, l'état du laboureur, de l'homme qui travaille la terre. Ce thème s'affirme maintes fois. Rousseau trouve de la beauté dans la condition paysanne et rien ne lui paraît plus noble, plus digne que la vie rurale avec tout ce qu'elle comporte de bonheur humain, en un temps où, en France, dominait la grande propriété seigneuriale ou conventuelle, à pouvoir cultiver en homme libre, la terre libre, et vivre de ses fruits. »*

Dès sa parution, *La Nouvelle Héloïse*, malgré les semonces critiques des grands de l'époque — Voltaire, d'Alembert et Diderot —, connut un succès extraordinaire qui dépassa ceux, inégalés jusqu'alors, de Corneille et de Racine avec le *Cid* et *Andromaque*. On vivait des nuits blanches sur ces merveilleuses confidences où Rousseau étale une sensibilité malade, ignorée jusque-là. Bien sûr, de nos jours, il est difficile de parcourir ces confidences sentimentales sans une forte dose de courage ou de compassion. Les aveux de Saint-Preux et de la douce Julie sont outranciers. Leur bavardage prolixe est rendu pénible par d'impardonnables longueurs, par des digressions touffues et invraisemblables. Les passions pouvaient alors s'y abreuver jusqu'à la satiété, celles d'aujourd'hui, repues de romantisme, trouvent en ce livre un miroir trouble et désuet.

² Le corps de robe, selon le Dictionnaire de l'Académie de 1762, est la partie de l'habillement qui va du cou jusqu'à la ceinture.

La Nouvelle Héloïse foisonne de digressions, semées par l'auteur au gré de sa fantaisie, peut-être pour en passionner la lecture. De l'une d'elle est née, comme une lumière à l'éclat féérique, la *Lettre du Valais*, XXIII^e du livre, et l'un des plus beaux chants que le romantisme ait jamais produits : « *A peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays — le Valais — qui demanderait des années d'observation* », écrit Rousseau sous les traits de Saint-Preux, Et plus loin, les images idéalisées de nos sites se succèdent, respirant toutes le même thème musical et immortel : « *Je gravissais lentement à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avais pris pour être mon guide et dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulais rêver et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt les hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois, je me perdis dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvait des maisons ; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans les terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans les précipices.* »

Dans le paysage, Rousseau goûtait surtout la pureté de l'air qui muait ses rancœurs en de bonnes humeurs. Il mettait, par rêve ou fantaisie, dans nos contrées enrichies par son génie, les fruits les plus différents, les oiseaux les plus fantastiques : « *Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnants spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres et inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature et de se trouver dans un nouveau monde.* »

La simplicité proverbiale du paysan valaisan, son sens de l'hospitalité désintéressée, ont tiré de sa plume d'exquis couplets : « *Quand j'arrivais le soir dans un hameau, chacun venait avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étais embarrassé du choix ; et celui qui obtenait ma préférence en paraissait si content que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, et il en a partout été de même.* »

Nos bons vins le réjouirent aussi en aiguissant son verbe et ses appétits : « *En effet, j'avoue que le bon vin me paraît une excellente chose et que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas.* » Et quelques lignes plus loin : « *Je m'enivrais donc par reconnaissance ; et ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payais de ma raison.* »

Accordons encore à Rousseau, lors de son séjour à Sion, quelques aventures galantes, que le souvenir ou l'imagination liait à la beauté des sites : « *Tous les arbres que je rencontrais vous prêtaient leur ombre, tous les gazons vous servaient de siège.* » Et sans doute les Sédunoises ne le laissèrent-elles point indifférent : « *J'opposais quelquefois en souriant les grandes barbes et l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides qu'un mot faisait rougir et ne rendait que plus agréables.* »

Le Valais ne se reconnaît pas, et ne s'est jamais reconnu pleinement dans les descriptions enfiévrées de Rousseau. Mais d'innombrables écrivains, savants, politiciens et mécènes, sous les invites poétiques de Jean-Jacques, sont venus, en d'interminables processions, chercher, rechercher, en nos terres, en nos sites, les images idéalisées du grand philosophe. Hélas ! le Valais de Rousseau est bien davantage une création de son génie qu'un reflet de son observation.

Rousseau a également fouillé la condition de vie du paysan valaisan et son désintéressement, son manque quasi total d'argent, qui l'a troublé : « *Ainsi c'était le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avais pris pour l'âpreté du gain : leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon*¹. *En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant l'argent est fort rare dans le Haut-Valais ; mais c'est pour cela que les habitants sont à leur aise ; car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au dehors, sans consommation de luxe au dedans ; et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres : ils ont la sagesse de le sentir, et il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.* »

Peut-être Rousseau s'est-il laissé conter de façon plus théorique que réelle l'abandon des mines d'or de Gondo qui apportèrent au grand Stockalper moins de pistoles que de déceptions, car nous savons depuis longtemps que le Valais est surtout riche en mines pauvres !

Il est donc admis que le problème de vie, ou plutôt celui de l'argent, intéressa toujours le « citoyen de Genève » pour qui les moyens d'existence posèrent constamment un problème complexe. L'hospitalité gratuite de nos habitants a donc dû le toucher profondément.

Mille et un attraits de notre pays captivèrent Rousseau : « *... et les touchantes invites de la nature, et l'inaltérable pureté de l'air, et les mœurs simples des habitants, et leur sagesse égale et sûre, et l'aimable pudeur du sexe, et ses innocentes grâces, et tout ce qui frappait agréablement mes yeux et mon cœur leur peignait celle qu'ils cherchent* ».

¹ Ancienne monnaie espagnole.

Le contraste dut inévitablement frapper le jeune Rousseau qui s'engageait, à son départ d'Italie, dans les défilés abrupts de Gondo : « *Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les distances paraissent moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile ; l'horizon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin ce spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.* »

Les pages de Rousseau sur le Valais décrivent la première courbe du romantisme, de ce romantisme vaste et coloré que Chateaubriand devait mettre à la mode et dont Hugo sera le coryphée. Jean-Jacques porta le premier à la nature un culte vibrant : abondante manne, non seulement pour le regard mais aussi pour l'âme, le cœur et l'esprit. Si dans *La Nouvelle Héloïse* les descriptions folkloriques, en d'exquises digressions, coupent la trame romanesque et sentimentale, c'est pour bien marquer, croyons-nous, les similitudes que dispensent au cœur le sentiment ou l'admiration. Vingt ans plus tard, en rédigeant les *Rêveries*, Rousseau se ressouvient encore des couleurs de nos paysages, de nos coteaux, de nos montagnes, un ressouvenir transfiguré par l'éloignement, par le recul du temps, plus encore par la merveilleuse alchimie de son imagination.

Jules Lemaître, dans une admirable étude sur le grand philosophe genevois, écrit : « ... où Jean-Jacques est le plus incontestablement nouveau, où il l'est avec plénitude, éclat et, je crois, bienfaisance, c'est dans le sentiment qu'il a de la nature (et, corollairement, de la vie simple et rustique) et dans les descriptions qu'il en a faites. Oh ! je n'oublie pas les poètes de la Renaissance française ni ceux de l'Antiquité... Je ne dis point qu'avant Rousseau nos pères fussent

incapables d'être vivement touchés des aspects aimables de la terre. Mais ils ne s'appliquent pas beaucoup à en jouir, et leurs sensations de cet ordre, même les plus vives, étaient notées par eux soit avec un extrême artifice (chez quelques poètes) soit avec une extrême sobriété (comme chez La Fontaine) ; — jusqu'à ce que les champs, les bois, les montagnes et les lacs se fussent reflétés dans les yeux solitaires de Jean-Jacques. »

« Et Rousseau est allé, du premier coup, extrêmement loin dans cet art de voir la nature, d'en être touché et de la peindre... Ajoutez que ses paysages sont toujours pénétrés d'âme, qu'ils traduisent toujours un sentiment en même temps qu'une vision... »

En 1754, lors de sa promenade lémanique avec les Deluc, Rousseau songea sérieusement à rédiger une *Histoire du Valais*. Pour ce faire, il prit de nombreuses notes, en puisa quelques autres dans diverses bibliothèques et s'il est vrai qu'il coucha à Saint-Maurice vers la fin de septembre 1754, peut-être y fut-il attiré par la bibliothèque de l'Abbaye, comme l'avaient été auparavant les Münster, les Stumpf ou les Simler ... Cette promenade avait certainement été envisagée par Rousseau pour cueillir des documents sur la terre et la vie valaisannes et dont il se serait servi pour construire cette *Histoire du Valais* que nourrissait son cœur. Mais s'il eût réalisé son projet, il nous aurait probablement donné une histoire visionnaire, idéalisée ou largement romancée, ou bien cette *Histoire* aurait un caractère fortement « vaudois » car Jean-Jacques connaissait mieux les rives du Léman que les vallées valaisannes. Il s'était attardé à Vevey, logeant à la *Clef*, qui demeure de nos jours, excursionnant à Saint-Saphorin et dans le Lavaux, admirant les vignobles de Pully, rêvant sur les berges fleuries de Cully. Peut-être, somme toute, y a-t-il au fond de la *Lettre du Valais* une couleur vaudoise que le philosophe ne savait plus localiser avec précision, au moment où *La Nouvelle Héloïse* naissait de sa plume, trop longtemps après son passage...

Rousseau a donc soulevé, avec la *Lettre du Valais*, le rideau qui voilait encore notre pays ; ce faisant, Jean-Jacques ouvrit les voies au romantisme et fit entrer le Valais dans la littérature. Goethe n'aurait jamais écrit sur notre canton s'il n'avait lu Rousseau auparavant. Et combien d'autres chantèrent le Valais, baignés par les doux refrains de *La Nouvelle Héloïse*, conduits par celui qui écrivit un jour : « *Tandis que je parcourais avec extase ces lieux si peu connus et si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie ?* »

Ici encore, les besoins du cœur et ceux de l'esprit, comme ceux du regard, sont étroitement associés.

Maurice METRAL